

et de proverbes. Le dernier chant s'ouvre avec l'élan de patriotisme bien connu :

"Breathes there the man, with soul so dead,
Who never to himself hath said
This is my own, my native land !

O Caledonia! stern and wild,
Meet nurse for a poetic child!
Land of brown heath and shaggy wood,
Land of the mountain and the flood,
Land of my sires! what mortal hand
Can e'er untie the filial band,
That knits me to thy rugged strand!

Qui serait insensible à l'harmonie de ces stances !

La scène se passe en grande partie au château des ducs de Buccleugh—Brankholm Hall. Le jeune fils, l'héritier du duc est entraîné dans la forêt, par un malicieux page qui fait de son mieux pour égarer le noble et courageux enfant—lequel est saisi par les ennemis. Plus tard, l'affreux page mit de côté ses déguisements et se trouve être un sorcier célèbre—Sir Michael Scott. *William Deloraine* et *Margaret*—voilà encore de ces délicieuses créations du génie de Scott qui resteront. Le *Lay*, avec ses allures épiques ouvrit une ère nouvelle dans la littérature anglaise. Le Parnasse anglais réclama un poète—un grand poète de plus. Les grands de l'Ecosse, lord Melville, et autres, enchantés du talent de leur compatriote, lui aplanirent les voies à la fortune et à l'indépendance, en le nommant "Greffier des Sessions" avec un traitement annuel de £800 : la fontaine d'Hippocrate était devenu un Pactole.

MARMION, A TALE OF FLODDEN FIELD.

Parmi les hommes de guerre qui, en 1066, suivirent le Bâtard de Normandie, à la conquête de l'Angleterre, l'histoire nomme un seigneur fort distingué, Robert de Marmion, seigneur de Fontenay, en Normandie. Le roi Guillaume le récompensa en lui octroyant le château et la ville de Tamworth et le manoir de Scryvelby, dans le Lincolnshire.

La famille, après quatre générations, s'éteignit en la personne de Philip de Marmion, sous le règne d'Edouard I. Si le héros du poème de Scott, tel que peint, est un personnage imaginaire, le nom et la famille de Marmion ne le sont donc pas, et en associant au titre du poème le nom de Flodden, le barde, par un mot, signale l'époque où vivait son héros. Scott ne pouvait choisir un sujet plus épique que la désastreuse journée de Flodden, où la fleur de la noblesse d'Ecosse avait succombé en combattant autour de son héros, mais trop gallant souverain Jacques IV, lui aussi victime de sa téméraire ardeur. Flodden retraçait à l'Ecossois, une époque héroïque bien que malheureuse : à l'Anglais, une fameuse victoire au temps d'Henri VIII ; c'était de plus une ère reculée où la féodalité brillait d'un vif mais dernier éclat. Le talent de Scott a toujours excellé dans ses fastueuses peintures—ses dramatiques étalages des siècles féodaux, tournois, donjons, nobles dames, etc., de ces temps. Il y avait encore des lueurs expirantes en 1513 en Ecosse. Le sujet était bien choisi, plein d'actualité pour les deux grandes nations auxquelles s'adressait le poème. Scott était sûr d'avoir des lecteurs des deux côtés de la Tweed : il ne faut donc pas s'étonner, si aux yeux d'un grand nombre, *Marmion*, ne soit considéré, comme le chef-d'œuvre de Scott. La scène s'ouvre en août, et se clot le 9 sept., 1513, le jour de la terrible bataille de Flodden Field. *Marmion*, comme son prédécesseur *The Lay of the Last Minstrel*, comprend six chants : 1. *The Castle* ; 2. *The Convent* ; 3. *The Hostel or Inn* ; 4. *The Camp* ; 5. *The Court* ; 6. *The Battle*. Chaque chant est précédé d'une introduction en vers ou de dédicace à quelques-uns de ses amis : William Stewart Rose-Revd John Marriott ; William Erskine, célèbre juge, mort en 1822 ; James Skene ; George Ellis, et Richard Heber.

Lord Marmion, est un valeureux guerrier et un grand seigneur, de la cour d'Henri VIII d'Angleterre, qui va en Ecosse, comme l'envoyé du souverain anglais à Jacques IV, roi de l'Ecosse. Le fier capitaine voyage avec une suite imposante, mais convenable à un seigneur de son importance. L'arrivée et la réception du haut et puissant seigneur Marmion, à la forteresse de Norham, sur les confins de l'Angleterre ; sa magnifique réception surtout, au pont-lévis du donjon, avec toute la pompe féodale du temps, puis son départ pour Holy-rood, après avoir accepté de Sir Heron Ford, les services d'un "pèlerin" comme guide dans les montagnes de l'Ecosse, tels sont quelques-uns des incidents les plus marquants du premier chant. Sir Heron tout en lui faisant les compliments d'usage s'enquiert, d'un ton moqueur, de ce qui est advenu à ce beau jeune page, au teint rose, qui naguère lui servait à boire, laissant planer un soupçon injurieux sur le sexe de l'échanson (le beau page nous apparaît bientôt sous un aspect bien moins gai.) Marmion répond qu'il est malade à Lindisfarne et relance le trait, en s'enquérant de Sir Heron Ford, si l'absence de la charmante Lady Ford est due à quelque lointain pèlerinage entrepris de sa part, pour œuvre pie. Sir Heron, réplique avec un calme simulé, que la blanche comtesse est en promenade et charme en ce moment les loisirs de la reine Margaret, à Holy-rood, mieux eut valu dire le roi.

Le second chant *The Convent*, s'annonce avec une brillante description d'un navire, sur le tillac duquel on distingue la mère abbesse de Saint Hilda qui, avec cinq religieuses de son ordre, se met en route pour aborder à une abbaye voisine, où doit se faire le procès d'une des sœurs, pour oubli de ses vœux et s'être enfui du cloître, à la suite d'un grand seigneur, qu'elle accompagna déguisée en page : Constance de Beverley, le beau jeune page de Lord Marmion. Ce dernier à la bassesse de trahir son infortunée amante, qu'il délaisse plus tard pour épouser une riche et noble héritière, Clara de Clare. Henri VIII d'Angleterre qui n'entendait pas badinage, à l'article des femmes, avait lui-même promis à son favori Lord Marmion la belle Clara, qui avait un amant nommé De Wilton. Constance de Beverley, l'ex-nonne, devient si furieusement amoureuse de Lord Marmion, qu'elle sacrifie tout à ses caprices—chasteté et honneur—et couvent même, pour l'aider à perdre De Wilton dans l'esprit du roi, à forger des lettres, de nature à le faire passer comme un conspirateur. Plus tard, Marmion défie De Wilton, le blesse à mort, comme il croit, et De Wilton est considéré comme parmi les trépassés. La pauvre et coupable Constance est reprise, par l'ordre du roi, et renvoyée à son couvent, subit son procès devant le chapitre et est claquemurée dans le donjon d'un monastère, jusque mort s'ensuive, par le supplice de la faim. Clara, plutôt que d'épouser l'assassin de son amant cherche asile dans un cloître. Voyons le troisième chant : Lord Marmion se met en route vers l'Ecosse, avec sa suite et son pèlerin aux étranges allures pour guide. Ayant été contraint de chercher abri, dans une grande hôtellerie, il supplie son écuyer, Fitz-Eustache, de lui chanter une romance pour le distraire de ses sombres pensées. Ce dernier entonne un lai ancien où sont vivement retracés les punitions réservées aux

amants infidèles. Puis, il demande à l'hôtelier de le désennuyer par quelque récit. Ce dernier lui raconte les merveilleuses aventures du roi d'Ecosse, lorsque Haco, roi de Norvège, fit, en 1263, une descente sur les côtes de l'Ayrshire ; ses luttes avec des sorciers dans les sombres caveaux du donjon de Lord Gifford. Ces chants et ces récits portent tellement le trouble dans l'esprit du seigneur Marmion, qu'il va faire seller en secret son cheval pendant la nuit, pour aller explorer un des endroits désignés par l'hôtelier : plus tard, il revient à demi-mort de fatigue et d'effroi ; et persiste à garder un mystérieux silence sur les événements de cette nuit : sur l'ennemi qui l'a assailli.

Le quatrième chant est consacré à décrire la continuation du voyage du seigneur Marmion vers l'Ecosse et sa rencontre avec Sir David Lindsay, illustre personnage à la cour d'Ecosse, chargé de la part de Jacques IV, d'escorter le puissant seigneur anglais : tous deux s'arrêtent à Crichton Castle, vieux château à neuf tours d'Edimbourg. Le barde introduit ici plusieurs chants lyriques, de ravissantes descriptions des paysages environnants, ainsi que le spectacle des guerriers écossais à leur camp, près d'Edimbourg. Le cinquième chant nous exhibe Holy-rood, le vieux palais d'Edimbourg. Là, le roi Jacques IV, enivré d'amour pour la séduisante Lady Heron, y reçoit royalement l'envoyé de Henri VIII, mais sans vouloir écouter les conseils de paix qui lui sont offerts et prépare un somptueux banquet, où s'étale dans tout l'éclat de la jeunesse, cette syène dangereuse à la gloire de l'Ecosse, Lady Heron. La belle anglaise, chante à la demande de son royal amant, la ballade si connue de "Lochinvar."

O young Lochinvar is come out of the west,
Through all the wide Border his steed was the best,
And save his good broadsword he weapons had none:
He rode all unarmed, and he rode all alone,
So faithful in love, and so dauntless in war,
There never was knight like the young Lochinvar, &c.

Toute cette scène est ravissante, poétique à l'extrême, ainsi que le dialogue du vieux Douglas, le féroce comte d'Angus. Cette envivante fantasmagorie sera de courte durée ; car demain, au point du jour, l'armée se mettra en marche. L'abbesse de sainte Hilda et ses religieuses reparaissent sur la scène : le navire anglais qui les reportait à leur cloître est pris par un vaisseau de guerre écossais ; mais le roi Jacques IV désirant être indulgent envers les saintes filles, se décide à les renvoyer au roi d'Angleterre, sous l'escorte de Lord Marmion, le persécuteur implacable de Constance de Beverley et l'amant déshonoré mais non rebuté de Clara de Clare. La fortune, en lui livrant cette dernière, ne pouvait mieux servir ses desseins. Voici que l'intrigue se complique. La pauvre abbesse conçoit un projet désespéré pour se soustraire aux mains du puissant seigneur, avec le secours du guide de Marmion, le mystérieux pèlerin. Ici, Scott accumule plusieurs incidents merveilleux, entre autres la singulière prédiction que les historiens mentionnent de la mort, ce jour même, du roi Jacques IV, au milieu de ses nobles les plus illustres, les plus dévoués, à Flodden.

Marmion, renvoie de force l'abbesse de sainte Hilda et ses recluses, à son couvent, mais la belle Clara de Clare, l'opulente héritière que l'abbesse veut aggraver à son ordre, Lord Marmion la retient et la fait escorter au château de Tantallon possédé par son parent, à elle, Lord Fitz-Clare, dans l'espoir que le temps vaincra ses répugnances. Puis, la guerre entre Henri VIII et Jacques se poursuit avec acharnement. La fortune qui d'abord s'était rangée sous les étendards du prince écossais, le laisse quand il s'oublie lui-même et qu'il consume un temps précieux à faire l'amour à la séduisante anglaise Lady Heron. Les provisions commencent à manquer à son armée, qui est forcée de se débander et de le quitter.

Le sixième et dernier chant, *The Battle*, s'ouvre par une de ces divines silhouettes de femmes, que Scott sait tracer de main de maître—pures comme un rayon de l'aurore—aimantes comme Juliette, malheureuses comme Desdemone. Clara de Clare ayant mis de côté ses habits de recluse, erre, pâle, mais belle comme aux anciens jours, sous les voûtes de la solitaire forteresse de Tantallon partagée entre sa haine contre son persécuteur Marmion et ses regrets pour son malheureux amant De Wilton, qu'elle croit mort, de la blessure reçue des mains du seigneur anglais. En détournant l'angle du château, ô surprise, l'ombre de Wilton, ou mieux son amant lui-même se jette à ses genoux ; lui raconte toute son histoire et comment il est parvenu à force de déguisement jusqu'à elle, sous l'habit de pèlerin. Le mystérieux guide de Marmion, c'est lui, De Wilton. Il est perdu, si on le reconnaît ; mais il espère en Dieu, en son innocence et dans le combat qui va dans quelques heures se livrer, où le sort de l'Ecosse sera décidé et où il doit prendre part, comme preux chevalier anglais et prouver son dévouement à Henri VIII. Cependant, tout s'agit, se meut. Lord Marmion, caracolle sur son fier coursier, vers le lieu du combat, après avoir défilé le farouche Douglas, et ordonne que Lady Clara le suive, pour être témoin de ses exploits. La mêlée devient épouvantable : les anglais mieux armés, plus nombreux, combattent avec une rare valeur ; les bouillants Montagnards, se battent avec la rage du désespoir ; des monceaux de morts, de mourants jonchent le sol ; la fleur de la noblesse succombe avec son héroïque prince Jacques VI. Marmion, entraîné par sa martiale ardeur et voyant les siens victorieux veut se signaler par un effort suprême, mais il tombe, percé, écrasé de coups ; et les malédictions de Constance, la pauvre Constance de Beverley, claquemurée mourante, dans son sombre donjon, se réalisent.

Prêt à fermer les yeux à jamais à la lumière, il demande, à grands cris, quelques gouttes d'eau pour étancher la soif qui le dévore. Clara, oubliant son ressentiment, accourt, et avec le casque du guerrier, elle puise pour lui l'onde d'une fontaine voisine, se fait connaître, et lui annonce le sort de sa malheureuse victime Constance, qu'il croyait encore vivante ; puis le héros dans le délire, brandissant son épée, encourage ses victorieux soldats, par les mots bien connus :

"Charge, Chester, charge ! On, Stanley, on !
Were the last words of Marmion."

Clara qui n'avait pas fait de vœux, épouse De Wilton. Tout ce chant est d'une beauté remarquable, c'est comme une œuvre descriptive, un des morceaux les plus achevés de la langue anglaise. Jamais le génie de Scott n'a plané à une plus grande hauteur.

Sillery, 25 Déc, 1872.

J. M. LEWIS.

(A continuer).

M. O. Chalifour, de Québec, est l'inventeur d'un mécanisme qui fabrique les formes de chaussure, les chevilles et ce qu'on appelle les *chenk-pieces*.

SUR MES GENOUX.

A MA PETITE SŒUR, LOUISA.

Ma Louisa, ma petite blonde,
Oh ! viens t'asseoir sur mes genoux,
Que je te berce comme l'onde
Berce le cygne au chant si doux.

Laisse errer mes mains caressantes
Sur ton cou, dans tes boucles d'or,
Et qu'aussi mes lèvres aimantes
Sur ton front se posent encor.

Car vois-tu, bientôt ma mignonne,
Ton frère en pleurs va te laisser,
Et le baiser que je te donne
Ah ! c'est bien mon dernier baiser !

Tiens ! à mon départ tu t'opposes ?
Mais en vain tes deux petits bras,
Ainsi que des chaînes de roses,
Tentent de retenir mes pas.

J'entends une voix qui m'appelle,
Le ciel me dit de tout quitter....
Il faut donc te dire, ô ma belle,
Un long adieu, sans s'attrister.

Mais toujours ta céleste image
Flottera dans mon souvenir,
Et ton gracieux babillage
De loin viendra me réjouir....

Sur mes genoux, saute en cadence,
Chante de ta voix fraîche voix,
O ma sœur, ange d'innocence
Car c'est pour la dernière fois !

Bourbonnais Grove,
12 février 1871.

M. J. MARSH.

PERSONNES ENTERRÉES VIVANTES.

Edgar Poe raconte des faits terribles d'enterrement prématuré. En voici quelques-uns :

Il n'y a pas longtemps, dans la ville de Baltimore, la femme d'un citoyen des plus respectables (un avoué distingué, membre du congrès) fut prise d'une maladie soudaine et inexplicable, qui résista aux médications les plus habiles. Après de longues souffrances, elle mourut, ou plutôt on la crut morte. Personne ne supposa, ou n'eut quelque raison de supposer, qu'elle n'était pas réellement trépassée. Elle présentait tous les symptômes ordinaires de la mort. La face avait pris une forme creuse et longue. Les lèvres étaient pâles, les yeux ternes. Toute chaleur avait disparu, le pouls ne battait plus. Durant trois jours, le corps ne fut pas touché, et il acquit dans cet intervalle la rigidité de la pierre. Pour tout dire, l'enterrement fut hâté, à cause de ce qu'on croyait être la décomposition.

La dame fut déposée dans son caveau de famille, lequel, pendant trois ans, ne fut pas dérangé. On l'ouvrit enfin pour y introduire un sarcophage ; mais, hélas ! un coup terrible allait frapper le mari, qui ouvrit lui-même la porte. Comme les battants s'entr'ouvraient, un objet blanc tomba dans ses bras avec un bruit sinistre. C'était le squelette de sa femme drapé dans son linceul non encore entamé.

Une enquête minutieuse établit que la malheureuse avait dû se réveiller deux jours après l'ensevelissement ; que ses efforts dans le cercueil l'avaient fait tomber de la planche sur les dalles, où le coffre s'était brisé pour permettre à la morte d'en sortir. Une lampe pleine d'huile, laissée par hasard dans la tombe, était vide, mais il est possible qu'elle se soit épuisée par l'évaporation. On trouva un gros fragment du cercueil sur la dernière des marches qui conduisaient à la funèbre chambre, et avec lequel elle avait probablement essayé d'éveiller l'attention en frappant la porte de fer. C'est alors sans doute, qu'elle s'évanouit, ou peut-être expira de terreur ; et son linceul s'accrocha, dans sa chute, à des barreaux qui projetaient intérieurement. C'est ainsi qu'elle resta et qu'elle pourrait debout.

En l'année 1810, un cas d'inhumation prématurée arriva en France, et fut accompagné de circonstances qui démontraient comme quoi la vérité est réellement plus étrange que l'invention. L'héroïne de l'histoire était une demoiselle Victorine Lafourcade, jeune fille issue de famille illustre, riche et merveilleusement belle. Parmi ses nombreux soupçons se trouvait un certain Julien Bossuet, pauvre littérateur de la capitale. Son talent et ses qualités avaient été remarqués de l'héritière dont il sem lait être réellement adoré ; mais sa morgue nobiliaire la décida enfin à le conduire et à épouser un M. Renelle, banquier et diplomate de quelque renom. Cependant, après le mariage, ce dernier la négligea, et même la maltraita. Après quelques années passées misérablement, elle mourut, — du moins son état ressemblait tellement à la mort, que tout le monde y fut trompé. Elle ne fut pas enterrée dans un caveau, mais dans une simple tombe du cimetière de son village. L'amoureux sacrifié, désespéré et encore tout entier au souvenir d'une passion profonde, quitta la capitale et se dirigea vers le département éloigné où se trouve le hameau, avec l'intention de déterrer le corps et d'en couper la luxuriante chevelure. Il arriva au cimetière. A minuit, il parvint au cercueil, le brisa et va couper les belles tresses, lorsque les yeux de sa bien-aimée s'entr'ouvrent. La pauvre fille avait été enterrée vive. La vitalité n'avait pas entièrement abandonné le corps, et les caresses de son amant dissipèrent la léthargie qu'on avait pris pour la mort. Il l'emporta à la chambre qu'il avait louée au village. Il employa des moyens puissants que lui inspiraient des connaissances médicales assez profondes. Enfin, elle s'éveilla. Elle reconnut son sauveur. Son cœur de femme n'était pas de diamant, et cette dernière leçon d'amour suffit à l'attendrir. Elle se donna à Bossuet. Elle ne voulut plus revoir son mari, lui cacha soigneusement sa résurrection, et partit pour l'Amérique avec son amant. Vingt ans après, ils revinrent en France, persuadés que le temps avait trop changé les traits de la dame pour que ses amis pussent la reconnaître. Mais ils s'étaient trompés, car M. Renelle reconnut sa femme à la première entrevue et la réclama. Le cas fut déféré aux tribunaux, et la justice décida en faveur de la femme, considérant "que des